

bat, en lui apprenant que Junot, avant de recevoir cet effroyable coup de sabre qui mit ses jours en danger, avait failli ouvrir le crâne à son antagoniste, Napoléon devint furieux :

— Eh quoi ! s'écria-t-il avec indignation, ils vont s'égorger entre eux !... Ils ont été là, au milieu des roseaux du Nil, le disputer en féroce aux crocodiles et leur abandonner le cadavre de celui des deux que la mort aurait frappé !... N'ont-ils pas assez des Arabes, des Mamelouks, de la faim, de la soif et de la peste ! Ils mériteraient que je les fisse venir devant moi, et que... Mais non, ajouta-t-il après un silence, je ne veux pas les voir !... Je veux même qu'on ne me parle plus d'eux ?

Ces paroles de blâme, dans la bouche de Napoléon, furent plus puissantes et plus efficaces contre les duels que ne l'eussent été les plus sévères punitions.

II.

Peu de temps après la création de l'Empire, eut lieu une rencontre qui fit beaucoup de bruit par la qualité des champions.

L'Empereur venait d'autoriser la formation d'un régiment composé d'étrangers qu'il voulait admettre au service de France (le régiment d'Aremberg). Malgré la dénomination de ce corps, la plupart des officiers qui y furent admis étaient Français. C'était comme une porte ouverte à quelques jeunes gens riches et distingués, qui, achetant une compagnie, avec l'autorisation du ministre de la guerre, pouvaient ainsi franchir les premiers grades et arriver plus vite.

Parmi les officiers de ce nouveau régiment se trouvaient M. Charles de Sainte-Croix, qui avait abandonné la carrière diplomatique pour prendre celle des armes, et M. de Marioles, jeune homme charmant, assez proche parent de l'impératrice Joséphine. Il paraît que le grade de capitaine leur ayant été promis à tous les deux, bien qu'il n'y eût qu'un seul brevet à donner, et ni l'un ni l'autre ne voulant abandonner ses prétentions, ces jeunes gens, disons-nous, résolurent de se disputer ce brevet les armes à la main, et M. de Marioles succomba. Sa mort fut pendant huit jours le sujet de toutes les conversations du faubourg Saint-Germain.

La famille de M. de Marioles se réunit pour porter plainte à l'Empereur, qui, déjà courroucé contre M. de Sainte-Croix, parlait de le faire enfermer à Vincennes, en attendant qu'une commission nommée *ad hoc* instruisit son procès ; mais ce dernier n'étant prudemment caché pendant le premier éclat de cette aventure, les limiers de la police impériale, malgré leur adresse, ne purent le découvrir, car Fouché, qui venait de rentrer au ministère de la police, le protégeait d'une manière toute spéciale, à cause des liens d'amitié qui l'unissaient à la mère du jeune homme, Mme de Sainte-Croix. Cette fois, tout se borna donc à des menaces de la part de Napoléon ; Fouché lui ayant fait observer que, s'il exerçait un tel acte de rigueur, inusité jusqu'alors, les malveillants ne manqueraient pas de dire qu'il accomplissait moins un acte de justice qu'un acte de vengeance personnelle, la famille de la victime ayant l'honneur de lui être alliée. L'affaire en resta là, et même par la suite Napoléon témoigna beaucoup d'amitié au jeune Sainte-Croix, qui obtint dans l'armée, par sa valeur et ses talents militaires, un avancement aussi brillant que rapide.

Entré au service en 1804, à peine âgé de vingt-deux ans, il en avait tout au plus vingt-huit lorsqu'il fut tué en Portugal, étant déjà parvenu au grade de général de brigade. M. de Sainte-Croix était petit de taille, d'une charmante figure et d'une complexion délicate ; à son air de candeur, on l'eût pris pour une jeune fille plutôt que pour un intrépide soldat. Les traits de son visage étaient si fins et si réguliers, ses joues si rosées, ses cheveux d'un blond si soyeux et si naturellement bouclés, et enfin ses manières étaient si modestes et son langage si doux, que Napoléon, lorsqu'il était de bonne humeur, ne désignait jamais autrement ce brave officier-général qu'en l'appelant *mademoiselle de Sainte-Croix*.

III.

Une autre fois il advint que l'empereur joua le rôle de conciliateur entre deux sous-officiers qui s'étant épris de la même beauté, allaient, comme jadis les preux, se la disputer en champ clos.

Notre armée occupait Vienne : c'était peu de temps après la bataille de Wagram, un sergent et un fourrier, appartenant tous deux à un régiment de ligne, avaient fait choix d'une prairie coupée de bosquets de bois avoisinant Schœnbrunn, où résidait alors l'empereur. Les deux adversaires avaient déjà mis le sabre à la main et commençaient à ferrailler chaudement, quand Napoléon, qui se promenait à pied, accompagné seulement de l'aide-de-camp de service, vint à passer devant eux. Qu'on juge de l'effroi des témoins et des deux champions à la vue de l'empereur !... Les armes leurs tombent des mains.

Napoléon s'arrête et s'informe du sujet de la querelle. Or, le hasard voulut que les deux rivaux fussent connus de l'aide-de-camp de l'empereur, qui lui apprit que tous deux étaient d'anciens soldats de l'armée d'Italie, et même qu'ils avaient été proposés depuis peu par leur colonel pour avoir la croix. Napoléon leur ordonna, sous peine de se voir retirer leurs galons, de s'embrasser sur-le-champ ; puis il leur dit :

— Mes enfants, la femme est capricieuse comme la fortune ; et puisque vous étiez avec moi en Italie, il est inutile de faire de nouvelles preuves : je vous connais. Retournez à votre cantonnement ; soyez amis, et ne vous battez jamais que contre les ennemis de la France, ou, sinon, c'est à moi que vous aurez affaire !

Le lendemain, les deux sous-officiers recevaient en même temps leur brevet de chevaliers de la Légion-d'Honneur.

IV.

Mais un duel qui trouva l'empereur bien moins indulgent, fut celui qui eut lieu à Burgos, entre le général Franchoschi, aide-de-camp du nouveau roi d'Espagne Joseph Bonaparte, et Filangieri, colonel de sa garde, tous deux écuyers ordinaires du frère de l'empereur. Le sujet de la querelle fut à peu près le même que celui qui avait existé entre MM. de Marioles et de Sainte-Croix, puisqu'ils se disputaient la place de grand-écuyer de Joseph, chacun d'eux prétendant que cette dignité lui avait été promise par le roi lui-même, ce qui n'était malheureusement que trop vrai.

Or, il n'y avait pas un quart d'heure que Napoléon avait pris